

BELVEDERE

Messina – Santa Croce sull'Arno – Milano – Lyon

N.56 (9^{ème} année mail) (2600 envois en Europe) Novembre-Décembre 2018

Journal poétique et humoral en langue française italienne et sicilienne (envoyé par l'intermédiaire de *La Déesse Astarté*, Association Loi 1901 av. J.C.) de l'écrivain Andrea Genovese, seul auteur de tous les textes publiés. Belvédère est un objet littéraire.

Diario poetico e umorale in lingua francese italiana e siciliana (inviato a cura di La Dea Astarte, Associazione Legge OttoPerMille av.J.C.) dello scrittore Andrea Genovese, unico autore dei testi pubblicati. Belvedere è un oggetto letterario.

a.genovese@wanadoo.fr

On peut consulter tous les numéros de Belvedere dans Andrea Genovese - Wikipedia.fr

Ou <http://poesie.vivelascience.com/fichiers/belvedere/andrea.html>

Pour ne plus le recevoir il suffit d'envoyer un mail – Per non riceverlo più basta mandare una mail

Heureuse Fin d'Année

Felice Fine d'Anno

Idylles (Idilli)

Goéland

Ailes repliées
se dandine sur un ponton
l'allure royale
d'un souverain agnostique
peut-être a-t-il fait des périples
goûté à des continents lointains
à des îles désertes
à des plages tropicales
sablonneuses et verdoyantes
ou peut-être n'a-t-il jamais
bougé de ce coin
cet œil qui scrute en biais
est celui d'un comédien
il s'envole on n'en saura rien
de ses aventures océaniques
ou de ses tours
de ronde monotones
entre le phare et les poubelles
il ne se fera pas complice
de nos mythologies dérisoires.

(A.G., *Idylles de Sète*, recueil inédit)

Bel uselin del bosc

*Ai giardini di piazza Venezia
guardavi incredula il ramo
appena spezzato dal vento
mentre il cielo
straripava minaccioso*

*Bel uselin del bosc
la tua voce fluttuava nell'aria
come un pigolio singhiozzante*

*Il piumato messaggero
ci svolò sulla testa
e nel bagliore cui seguì
brutale il tuono
scomparve dietro una siepe
perduta la sua rotta
e noi l'ultimo orizzonte*

(A.G., *Idilli di Milano*, raccolta inedita)

Idylles de Toulouse

Fantômes

Un jour que le silence agressait
mes pensées revenant sur le temps
qui se disperse au vent
de l'histoire et des souffrances
quelque part sur les berges
entre les branches et les buissons
dans une petite clairière qui s'ouvrait
parmi les ruines d'un temple immémorial
je le vis qu'il parlait doucement
à une nymphe assise à ses côtés

La caresse du printemps berçait
l'exilé qui fuyait le malheur
l'inquisition et le bûcher
l'air sentait le jus des pommes d'or
et le gai savoir à son désir nié

Le carrousel des oiseaux distillait
l'arôme des harmonies outrées
et l'effroi de la quête sans issue
enfantait une licorne ensorceleuse
venue d'une évanescence éternité

Dans son labyrinthe végétal
asile à la douleur des sans patrie
pris au piège de sa destinée
marbre incorruptible de sa modernité
il se cherchait dans les yeux de l'aimée

Volée des mots de l'âme
Mandetta souriait de ses larmes
tendrement lui tenant la main
et entrecroisant ses doigts
pour lui souhaiter un retour heureux

Il y a plus de sept cents ans
que Cavalcanti m'a passé
ses colères et son désespoir

la clairière n'est plus là
la vieille Dorata est en poussière
il n'y a autour de moi
que le désert du temps

et mon temps sera long encore sept cents ans

Mirail

C'est un flux continu
de jeunes gens

Aucun d'entre eux ne lève les yeux
vers les avions dont on voit
les lumières les museaux
les fuselages tandis qu'ils plongent
l'un après l'autre sur Blagnac
bourdonnant comme de gros frelons
dans un ciel quadrillé
par les pavillons des facultés

Ils sont des centaines
sortent des cours et se dirigent
vers le métro au bout de l'immense
esplanade fourmilière
pressés de s'y engouffrer
avec leurs Smartphones dans les mains
les yeux perdus sur le petit écran
peu d'entre eux
échantent avec un copain
ou une copine les impressions du jour

On s'est multipliés dans les siècles
ce n'est plus la dizaine de clercs vagants
que le studium jadis
accueillait pour former des copistes
et des casuistes
au projet du fanatisme dominicain
aujourd'hui la bibliothèque de Babel
s'est tellement dilatée
qu'à peine on réussit à avaler
des bribes de connaissance
qu'un truc planétaire amasse
pour nous
dans un virtuel propre
qu'un jour peut-être sera balayé
par une panne gigantesque et sans appel

Mais eux ces jeunes gens
ces maîtres de demain
ne seraient-ils pas
à leur insu déjà les casuistes
d'une autre sournoise
inquisition ?

Idylles de Toulouse

Affiches à la Cinéma/thèque

Il y a l'amertume d'un pays démembré
la vision utopique d'une frontière
marquée par des joutes
dans les jardins de l'oisive beauté

un horizon indécis et brumeux
de danses et tournois irréels

En haut de la muraille se dresse
une tour d'où les archers
tirent sur d'inermes brebis

Un avion mitraille
des nonnes affolées
dans le cloître d'un couvent
la bible de feuilles jaunies
parchemine la robe de l'abbesse
entourée de plaisantins et jongleurs

Nuée vagabonde les corbeaux
dans leur vol historié naviguent
vers l'extrême liberté du domaine
chasse gardée d'un vassal
assermenté et féru de beaux plans

Projeté dans la cour de ton patois
pour un semblant d'amour courtois
la lutte était acharnée
entre les arbalétriers du roi
et les interprètes de ta geste
tournée à l'abri des figurants

Est âpre la vivace rancune
du petit peuple qui défie
les flèches avec les bâtons
tandis que les pèlerins envahissent
les riches avenues des élus cathodiques

Scriptum énigmatique
postscriptum aussi
tu joues essoufflée

Le fabliau aveugle la mémoire
et dans mon souvenir angoissé
tu n'es qu'un film muet
qu'on ne saura pas restaurer

Rond Point

Glisse le jeu des ombres
et des lumières
de branche en branche
secouant un oiseau aux aguets
perdu
le désir de renaissance
juste là où se croisent les chemins
de la solitude et du déclin
et on se cherche
dans le miroir narcissique d'un étang

Un refrain lointain
annonce le tendre automne
des feuilles s'épuisant
en lentes chutes
couvrant de jaune le tapis des haies

Luit la jupe pastel d'une jeune mère
qui laisse courir son enfant
derrière un pigeon hautain
un clochard ronfle sur un banc
ses couvertures traînent
sur le gravier

Tout est figé
tout est photographié

Même la fille qui dénoue ses cheveux
incertaine entre chignon
et cascade de ses épis dorés

Le héraut de l'invisible plane
sur le kiosque sans musiciens
on est là on est là
qu'est-ce qu'on va raconter
aux petits lézards
accouchés dans les spirales
de l'au-delà
on est tristes on est tristes
on ne comprend plus les saisons
on se laisse glisser
on voudrait être feuille morte
ça fait tellement Montand
l'éboueur est là
il nous cligne de l'œil
il est prêt à nous ramasser

Idylles de Toulouse

Rue de la Colombette

Le soir
dans ce café populaire
ça sent le vin et la bière

un visage antique
comme sorti d'une mosaïque égyptienne
ou d'une théorie de femmes
la suite de l'impératrice
à Sant'Apollinare de Ravenna
ou est-ce une fresque
de Piero della Francesca
une peinture de Fouquet

les voix se chevauchent
on vide le fiel et la drogue
dans la rue étroite
la voûte du ciel incombe
affaiblie par le trop de lumière

les trois étoiles visibles
se parent de prétentions métaphysiques
pour donner un alibi à la vie

et la rue court
en pente vers le quartier de lune
à l'improviste apparu

ce visage qui s'embellit
d'un rire sublime
auréole d'un corps tremblant
terrible dans sa misère
resplendissant d'un orgueil héroïque
madone déchue

Voltairienne

Anonyme
un gros plan d'une antique Toulouse
s'épanche sur le mur
de la maison de Calas
sans autre signe même pas touristique
dans la rue un kebab
témoigne de la ruse de l'histoire
qui fait abstraction
de nos colères et de nos mythologies

Couvent des Jacobins

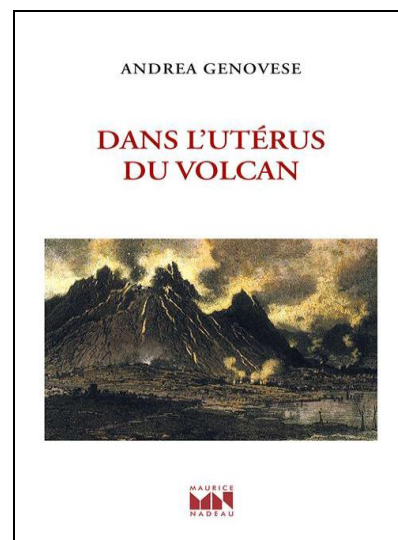
Par luxure
et dans l'orgasme des extases
auxquelles le divin nous convie
pour lui Être semblables
on a pu bâtir
un aussi sublime monument
mais les dominicains avaient perdu
l'équilibre du plaisir
et sadiques
expulsés du paradis des sens
joyeusement débridés
ils étaient devenus des monstres
en s'inventant l'inquisition
cette jihad catholique

Dulcissima

Oublieuse des folies
qui t'ont souvent ensanglantée
tu te laisses aimer
dulcissima Garonne
seule femme
dont je crains les colères

pour passer le gué
à ton courant se confie
le radeau que je suis

En librairie ou chez les
Editions Maurice Nadeau



Idylles de Toulouse

Sur le chemin de Compostelle

(Haïkus, si on veut)

Le clocher pointe
son doigt menaçant
pèlerin incroyant

Sur la chaussée
résonnent des pas
on siffle tout bas

Brille la dalle
humide glissante
la faille est cuisante

Lueur de crépuscule
parfum de nuit
voleuse est la pie

Blottis quelque part
dans la haie de granit
tous mes oublis

Voilà venir de l'arbre
un battement d'aile
l'amour s'emmêle

Hautbois je crois
amène le vent
un doux tourment

Personne n'approche
c'est le doute
qui éclaire la route

Ces nuages là-haut
et leur solitude
mimer l'infinitude

Un car sans chauffeur
traverse la rue
vision farfelue

Sur le vieux pont
une cariatide
galope sans brides

Je ne sais rien de toi

tu m'a damné
le rêve est brisé

C'est le songe
qui dévaste la vie
voilà la sorcellerie

Sur la berge accoste
un château
silencieux radeau

Une amphore
se déhanche craintive
mouette rétive

Sous le manteau
de l'averse
trottine une converse

Un éclat d'ironie
soudain avive
la vestale furtive

C'est une branche
gorgée de sève
la nymphe du fleuve

Un dieu
a déchiré sa chemise
et rusé il s'éternise

Nudité de la peau
rosée de la joue
bonsoir inconnue

Mon beau résumé
dresse-toi défie l'âge
compagnon de l'orage

Colonnes
soutiennent le ciel
ses cuisses de miel

Au bord des lèvres
le buisson flambant

abîme béant

Cette mouille
de sirène m'enchaîne
au mât de l'aubaine

Je tombe à genoux
courir de ma bouche
la fleur de sa ruche

Sa liqueur
est cyprine écrémée
d'Astarté l'incréee

Une brise se lève
chatouille sa chatoune
au clair de la lune

Etrange vadrouille
du retable des seins
au marbre des reins

Phare qui s'allume
au milieu du courant
son cul ondoyant

Au creux de ses fesses
aurait Cythère moulu
l'embarquement à l'Absolu ?

Chemin de croix
n'est qu'un mirage
l'étroit passage

Dans le trou noir
de sa galaxie niche
l'Auteur de la Triche

Que tu viennes enfin
ombre de l'Avent
velours du Néant

(Andrea Genovese,
Idylles de Toulouse,
novembre 2018)

Idilli italici

GLI UNICORNI

(*Roma condita*)

Cariddi splendeva nel terso mattino.
E io volsi la testa a quelle luci.
L'avventura eccitava i miei vent'anni
più che lo stretto ormai, e fu il mio
compagno a dire addio con un gesto
tranquillo della mano : il giovane etrusco,
mercante d'orci e gemme marmoree,
che seppe sedurmi a quel viaggio di terra
al suo paese. *L'incostanza del mare
non ha più fascino ai miei occhi* disse
inoltrandosi nei boschi per un sentiero
fresco di rugiada. Ridevano quei suoi
occhi di mandorla rossiccia che sapevano
di volpe e arbusto secco e sfidavano
il sole meridiano. Poi l'ombra d'alti
castagni ci coprì e solo filtravano
aghi di luce sulle nostre mani, sui denti
che azzannavano il pane nelle soste.

Lunghe giornate estive, sciroccose,
qualche raffica di pioggia sui pianori
arroventati e la brezza dolce sulle coste
che s'aprivano all'improvviso da pinete
folte. Timidi, fuggitivi, di tanto in tanto
ci accostavano gnomi pelosi, elfi con teste
di lucertola. Poiché la terra bruzia
è varia e misteriosa, trabocchetti di monti
calvi battuti da voci primordiali, baie
viventi che si schiudono come vagine
alla lussuria della mente. Villaggi sperduti
ci offrirono asilo e casolari solitari
amori compiacenti : non era selvaggia gente,
sebbene i più fossero torpidi di gesti
e tozzi con sporgenti occhi di civili
anuri, le femmine gagliarde col sesso
palpitante sulla fronte e implume.
Messaggeri di Cuma vennero a chiederci
l'obolo, il pedaggio all'antro di Sibilla.
L'incostanza del mare io la conosco
si schermì l'etrusco quando fu
innanzi alla giovenca alata. *Ciò
che tu ignori è l'umore della terra,
il suo sacrale mestruo* sentenziò
Sibilla mutandosi in scrofa pregna

e avvinghiandolo a sé in una copula
infeconda. Melodiosa era la voce della
scrofa, ma il suo grugnito di piacere
echeggiava sugli scogli ed opprimeva
il cuore. Con ira grande gridai al mio
compagno *Non venni a questo viaggio
per essere storico dei tuoi orgasmi,
o etrusco, anch'io voglio giacermi
con la scrofa.* Ma Sibilla mi respinse
d'un tratto apparendo come giovinetta
sorridente. *Fonderai un impero*
sillabò freddamente e varcò la caverna
che l'incostante marea subito chiuse.

*

Fiorito il porto, turrata e popolosa
la città che mi ospitava, pigra di nuvole
tenere e cangianti, e alle mie spalle
marmoree colline risplendenti. Forti
aromi marini per i vicoli più bassi.
Le notti erano feroci e scintillanti,
seguivo il corso delle stelle dalla sommità
di necropoli istoriate, costruivo
architetture fantasiose di densa materia
gravitante. Il lucumone mi rivelò
l'esistenza d'una rotta iperspaziale
la cavalcata folle dello spirito
nell'amebico incastro nebulare.
Ma incalzava la lussuria sulla mia
iniziazione astrale : tre mesi io vissi
nella casa dell'etrusco prima di capire,
stuppateddru buddraci, ch'egli si giaceva
nel letto con sua madre. E intanto già
più torbidi eventi si annunciavano,
si restringeva il tempo dell'azzardo
mentre mi sfacevo in notturne polluzioni.
I sacerdoti apertamente adulavano
i potenti travisando nelle viscere
il volere degli dei unicorni incombenti
dagli spazi viola. Un giorno vidi
il mercante gettare sprezzante i dadi
davanti a loro e a una folla turbolenta.

Poco capivo di queste sfide feroci,
del sotterraneo lavorio dell'odio

e della brama. Si burlava di me l'etrusco e quietava le mie ansie sorridendo :
Quali astrazioni tu corteggi nelle antiche necropoli, o figlio bastardo del ciclope ?

La tua gente ha misteriose origini io rispondevo e arcani nodi vi legano ai primordi. Sghignazzava Tu fiuti dèi in ogni sarcofago d'ossa incenerite, e forse è tanto che ci resta : il Niente vive per darci in pasto al Grande Spreco. È ora di svezzarti, o greco, mia sorella entra furtiva nella tua stanza e ti masturba mentre dormi, e tu le fai torto ignorandola per la cenere spenta delle urne. E mi beffava coi suoi occhi di mandorla ferina, scintillanti e gelidi, sì che il mio sdegno finalmente esplose nella sfida aperta È tua madre ch'io voglio, non la tua sciocchissima sorella, tua madre, questa altera matrona che cela nel suo corpo la chiave del mistero. Chiazze di sangue accesero il suo volto e un fremito lo scosse. Tu fantastichi, ragazzo, si ricompose infine che terra è mai la mia, se d'un greco ha fatto un cimmeriano ? Non portava rancori.

Per settimane piovve. M'aggiravo sotto i portici del fermentante porto nell'ora del mercato, vagabondo, inquieto, di giorno in giorno assistendo a risse sempre più feroci. Un mattino vidi un uomo ucciso e fatto a pezzi da una folla scalmanata. Quella sera l'etrusco mi chiamò in disparte :
Prepara le tue cose disse tra un'ora partiremo ; domani di questa casa non resterà più pietra. Tempo è ormai ch'io fondi un impero. Torvo io lo guardai. A me, non a te, fece Sibilla tale profezia lo rimbeccai. Ed egli rise schietto e forte.

*

La sorella del mercante partorì due gemelle impure che furono sgozzate sull'ara eretta sopra un colle. Sui prati intorno la primavera era al suo culmine e l'aroma dei fiori mi snervava. Fissavo istupidito la piana azzurrognola

che ondulava all'orizzonte, le colline disegnate sullo sfondo. In basso correva il fiume d'una trasparenza torbida. Placati gli unicorni con carni fumanti e libagioni, l'etrusco scatenò l'orgia invocando parti fecondi per le poche donne che seguivano il gruppo dei suoi uomini. E volle giacersi sull'ara con sua madre e ordinò che tutti poi si giacessero con lei, proclamandola dea della città che avrebbero fondato su quel colle. Nasceva la città dall'incesto e dall'orgia sugli altari.

Io solo non giacqui con l'etrusca ché nella sua malizia il mercante insinuò che uno straniero avrebbe reso impuro il rito, e la matrona mi guardò pietosa addolcendo con un sorriso lo scherno dei suoi occhi di lupa ghiotta. Fu quindi tracciato il limite che offerto agli unicorni sarebbe stato l'indomani con solenne voto dal mercante. Ma l'etrusca quella notte mi chiamò nella sua tenda e mi mostrò il corpo del figlio sgozzato di sua mano. Serrandomi in tentacoli vischiosi, quietò sul suo vello l'orrore del mio animo. Non mi sottrassi a quell'amplesso di furia devastante: e mi trasmise un'incisione cupa di dolore, come un rantolo animale su galassie cinerine, un'agonia mostruosa senza origine né fine, quasi un esodo oscuro d'amebe tiranniche e sprezzanti da sfere ad altre sfere distanti secoli di luce, di batraci microscopici verso prismi e zaffiri fiammeggianti in una ruota di scintille caotica e insensata. Là puntava nel suo volo silenzioso il corpo del mercante. *Egli naviga ora verso le ventose avite nella tormenta siderale pronunciò dal suo abisso la matrona e tu, figlio purificato dalla schiuma del mio sesso, mio figlio ritrovato, vieni, ché il popolo nostro grandi imprese attende dal suo duce.* E poi che l'alba venne, parlò ai fuggiaschi raccolti davanti alla sua tenda *L'Equite è asceto ai padri suoi, gli dèi vogliono che lo straniero compia il rito per noi.* E trascinato dalla folla plaudente

io posi la pietra maledendo la Sibilla.

*

Ma quale fuoco dovrebbe scorrere
nelle vene a chi fu imposta una regale
corona sulla fronte ? quali attese
messianiche dovrebbe assecondare ?
perché sempre la molla del potere deve
incanalare il destino dei più, farli
muovere a suo capriccio, fosse capriccio
degli dèi, che nella follia del singolo
usano travolgere la mandria? Farsi
capo di briganti per domare il tempo,
nemico degli imperi, ad altri è dato.
Non mi amavano gli etruschi, né io amavo
questa tribù invasata che innalzava
capanne e palafitte, che scorrazzava
a valle del gran fiume per rapinare
femmine ai vicini. Così una notte di pallida
luna, mentre l'etrusca divina e la figlia
dormivano sfinite dagli accesi nervi,
sfuggii ai vigilanti della porta decumana
e corsi, braccato dalle mie paure, per i
boschi e poi lungo le mille anse del fiume.

Alto era il sole e già bruciava la mia
pelle quando giunsi al mare. L'onda
limpida mi lavò sotto lo sguardo
impassibile d'un branco di centauri.
Sulle dune erbose della spiaggia
rosati elefanti pascolavano e più in là
zebre e cammelli riposavano indolenti
all'ombra d'alti arbusti. Tra cielo e mare,
tagliando l'orizzonte, si cullava un vascello
da cui azzurri nani una scala di corallo
gettarono ai miei piedi. *All'isola trina
l'iperbole orienta il ciclo della linfa
cantò una musica severa Concluso
è il noviziato, gelide spore per sempre
incalzeranno nel tuo cuore gli smarriti
iddii. Ma sempre troverai un ebbro battello
pronto a salpare verso un sud utopico
e irreale.* E fui travolto dall'ansia
di tornare a noti segni, alla falce ambigua
tremante sullo specchio immemorale.
I nani maliziosi con molto nettare
in viaggio m'ubriacarono, bonariamente
burlandosi di me, della mia coda nera,
del mio corno affilato, prominente.

CANTICO DELLE CREATURE

Eccellentissimo stimato bonignore
un esercito di uccelli è in navigazione
verso porti irrisori dell'impero
sulle trepide ali del tuo Sogno.

Gonfio è il tuo Sogno di pecore e pasture.
E come il gran vento inalbera le vele
del tuo Sonno le Tue insegne
si dischiudono in magiche esplosioni.

Laudato sì Eccellentissimo per sora luna
e le stelle queste ali che nascono dal soffio
di luce del tuo Sogno e si fanno biglie
silenziose che vibrano armoniosi strumenti
in celu stanno clarite et belle.

Laudato sì per l'acqua sorella del tuo Sogno
che goccia dopo goccia popola l'anfibia Tua
Mitezza l'alacre nido della Tua Scrittura
cometa e coda della Tua Struttura
umile segno del Tuo Patto
e della ingegneriale
Tua Rotondità.

Laudato sì Eccellentissimo per sora nostra
madre terra la quale ne sustenta et avvelena
et produce diversi fructi con scoloriti fiori

E tu Francesco sì laudato tu casta
merlatura ecologica piuma della Verna
che rechi a mansuetudine i mostri d'averno
e mitighi le stragi sontuose dell'inverno.

Tu sì laudato nella tua poetica sepoltura
tra ranocchi e bruchi primaverili
che l'Eccellentissimo dalla folta pelliccia
ti scampi tra le Sue Zampe dal rigore
di una resurrezione fuori dal Suo Sogno:

la franca contea protetta dalle rupi
senza valichi per appestate genti

(A.G., *Mitosi*, All'Insegna
del Pesce d'Oro, Milano, 1983)

Idylles de Messine

Je me côtoie
je me connais
dans le périple

Je suis la pointe
de sable
le promontoire
qui baise
la mer

Je suis la mer
le périple de l'île
je suis l'île

Je suis la vapeur
brumeuse
de l'île

De la vapeur
s'esquisse la cassure

faucille
caducée

Ce qui vit
ce qui crie
ce qui reluit

courants
essaims
bancs

escales ancestrales
risquées
semées d'embûches

tout cela est
néanmoins
est

de moi
je
doute

Je m'assoupis
au milieu
d'une brûlante dispute

Je suis
invraisemblablement vivant
dans l'après-midi

Je flotte
dans l'opaque
splendeur criarde de l'île

J'assume
ce scintillement
cette cécité éblouissante

J'arme
ma main
engourdie

C'est moi
la faucille

Fauche
moi
faucille

La migration
immobile

Une baleine
blanche
traverse le détroit

cette fente
cette balafre
qui est en moi

N. Le port de Messine a la forme d'une faux

Idylles de Messine

J'ai une dette impayée
envers Neptune

Sa statue domine
d'un rond-point névralgique
le détroit et ma mémoire

Son marbre
brille comme le sel
qui manque à tous mes plats
à toutes mes haines

Mais viendra le jour
qu'armé d'une masse lourde
je briserai le dieu
j'en ferai une fine poussière
pour assaisonner les cuisses
d'une jument
dont je goûterai la grasse fumée

Que ce passage
silencieux
de caravelles au milieu
du détroit
n'aille nulle part
dans le cercle sans borne
de ma mémoire ensevelie
je le crains
et alors voilà
cet effort vain
de mes ailes de plomb
de percuter les voiles
d'alerter
le capitaine étourdi
que j'avais mûri
pour de grandes épopées
et lâchement
revient à son escale

Vert chantant des persiennes
je redoute la bouffée de poix
que la chaleur dégage
sous mes pieds prodigues

Ce visage à la fenêtre
sorti d'une toile d'Antonello...

Briques rouges dénudées
toutes les blessures des maisons
restent là ineffaçables fidèles

J'ai mélangé les langues
ma tour ne tient pas debout

Je suis un labyrinthe sous-marin

Toutes carrées les pièces
toutes bien jouées

Je suis un fil raide
d'acier de mots

Le monstre sirénien
que je suis
ne connaît que l'angoisse
de son double aquatique

Il a cette forme instable
de l'eau que je suis

Je ne viendrai jamais à bout
du jeu que je suis

Je suis et je poursuis
une image que je ne suis pas

Ariane sur un lit d'algues
endormie

(A.G., *Idylles de Messine*, Lyon 1987)

*Une revue, des livres, des spectacles
de langue et culture italiennes*

RADICI : un bilinguisme assuré

Autant je suis de plus en plus convaincu de l'inutilité des Instituts Culturels Italiens à l'étranger, du moins en Europe, et particulièrement en France, coûtés et distributeurs d'insignifiantes manifestations d'officialités ringardes, autant je suis admiratif des présences individuelles ou associatives qui développent sans subvention aucune une activité de beaucoup plus riche et efficace que ces structures gaspilleuses et parfois népotistes, en tout cas anachroniques dans leur manière de fonctionner. A Toulouse, dieu en soit remercié, il n'existe pas d'Institut Culturel Italien, par contre les structures associatives de culture et langue italiennes pullulent. J'espère pouvoir m'en occuper au fur et à mesure de mes déplacements dans la ville rose. Pour l'heure j'ai pu m'entretenir avec Rocco Femia, calabrais d'origine et bourlingueur de par le monde, qui dirige la revue (et les éditions qui vont avec) *Radici*.

Même si elle a ses racines à Toulouse, *Radici* a vocation à être une « revue d'actualité culture et langue italiennes » avec une importante diffusion sur le territoire français et, même, au-delà. Un véritable défi pour une publication papier grand format qui assure en général une livraison bimestrielle en kiosque de plus de quatre-vingts pages, animées par de nombreuses illustrations. Rigoureusement bilingue, on y trouve des articles et des reportages écrits ou en italien ou en français, pas de traductions. Par contre les articles en italien sont enrichis sur la marge de *pillole (pilules)*, c'est-à-dire de minimes et précises traductions de mots et expressions qui aident à la compréhension des textes, en rapprochant ainsi de la langue italienne non seulement les italianisants mais aussi les jeunes gens issus d'immigrés d'ancienne diaspora, aujourd'hui francisés. *Radici* est publiée par Editalia, une véritable maison d'édition avec déjà un riche catalogue de livres sur les problèmes de l'immigration italienne, mais aussi ceux de la société italienne d'aujourd'hui. Sans dire que Femia et sa petite équipe sont aussi producteurs de spectacles qui mettent en valeur la chanson populaire et politique italienne, reprenant à leur compte le folklore engagé des années '68, que le révisionnisme opportuniste des derniers cinquante ans d'histoire de la péninsule a renvoyé aux oubliettes. Des spectacles d'une grande rigueur, pour ce que j'ai pu constater, très soignés et confiés à des comédiens et metteurs en scène (Femia aussi en est un) de grande sensibilité artistique.

Pour découvrir la variété et la richesse des rubriques, des éditions et manifestations théâtrales :

www.radici-press.net

Addio Lugano bella

Cosa dovevo farne Ivana
di una tartaruga
nella mia soffitta ammuffita
di Via delle Leghe?

Venisti con questo pegno d'amore
dalla gelida Zurigo
dove in una mansarda sul lago
ti eri data con la tua giovane
fresca aria di sfida.

Svizzera quanto basta
per non essere confusa
con l'italica progenie
degli immigrati anni '50
bergamasca di lontana
non rivendicata ascendenza
borghesuccia e ribelle
ammanettata dalla vita.

La passeggiata al Castello
quasi in silenzio
sotto un cielo cupo
a meditare sulle ancor più cupe
immemori vicende degli Sforza
di quel biscione rampante
di lombarde glorie sanguinolente.
Poi quell'ultimo saluto fugace
sul lungolago di Lugano.

*Addio bianche di neve
montagne ticinesi*
Confinato al Nord fu per sempre
il tuo anarchico animo irrequieto.

(*Andrea Genovese,*

Idilli di Milano, raccolta inedita)

Surréalisme et alentours

Deux événements marquants à signaler

Maurice Nadeau

Soixante ans de journalisme littéraire.
Tome I Les années "Combat" 1945-1951
Éditions Maurice Nadeau
(1480 pages) Prix public : 39 €

Le livre

« *Tout homme qui écrit, même pour ne rien dire et pourvu qu'il ne veuille pas seulement divertir, aspire à cette nappe de silence où les mots sont inutiles, où les choses et les êtres existent pour eux-mêmes. Tout homme qui lit est avide de se voir sous les couleurs de l'éternité. Auteur et lecteur vont à la rencontre l'un de l'autre dans la même recherche d'une grâce active où, autour de l'humanité en nous surmontée, de la mort vaincue, de l'instant éternellement fixé, s'ordonnent la vie, les humains, le monde, enfin pourvus de signification.* » Maurice Nadeau

Ce premier tome, préfacé par Tiphaine Samoyault, rassemble l'intégralité des textes littéraires de Maurice Nadeau parus de 1945 à fin 1951 dans le journal *Combat* de Pascal Pia et Albert Camus, *La Revue internationale* de Pierre Naville, l'hebdomadaire *Gavroche* et la revue du *Mercur* de France. *Soixante ans de journalisme littéraire* relate un itinéraire hors du commun où édition, journalisme littéraire et batailles d'idées sont étroitement mêlés.

Les années *Combat* c'est Sade, Gide, Léautaud, Artaud, Giono, Malraux, Céline, Cendrars, Sartre, Camus, Miller, Queneau, Blanchot, Genet, Cioran, Beckett, Barthes, Bataille, Char ou Michaux. Plus qu'un recueil, c'est la première étape de l'évolution du monde littéraire qui s'affiche au lendemain de la Libération. Un tome II sera prochainement consacré aux années de la revue *Les Lettres Nouvelles* (1952-1965) incluant les articles publiés dans *France Observateur* et *L'Express*. Le tome III couvrira les années de *La Quinzaine littéraire* (1966-2013).

À propos de l'auteur

Maurice Nadeau (1911-2013) a commencé en 1945 sa carrière à Combat, le quotidien d'Albert Camus et Pascal Pia. Il y a dirigé une page littéraire hebdomadaire de 1946 à fin 1951. Puis critique littéraire à France Observateur et à L'Express, il fut aussi directeur de collection chez Corrêa où il a fait connaître Malcolm Lowry, Henry Miller et Lawrence Durrell. Tout en animant sa revue, Les Lettres Nouvelles, de 1956 à 1976, il a poursuivi son travail de découvreur chez Julliard (Bruno Schulz, Witold Gombrowicz, Georges Perec) puis chez Denoël (Walter Benjamin, Hector Bianciotti, Varlam Chalamov, Angelo Rinaldi, Leonardo Sciascia) avant de fonder sa propre maison d'édition. Il y a édité notamment parmi les plus connus, Thomas Bernhard, J. M. Coetzee, Stig Dagerman, Michel Houellebecq, Mathieu Riboulet. Fondateur de La Quinzaine littéraire qu'il a dirigé de 1966 jusqu'à sa mort en 2013, il a fédéré autour de lui un ensemble de collaborateurs qui aujourd'hui animent collectivement la revue littéraire en ligne En attendant Nadeau, co-dirigée par Tiphaine Samoyault et Jean Lacoste.

Mandiargues 2020

Écrire entre les arts
Centre international de Cerisy-la-Salle
20-27 juillet 2020

Appel à communications :
date limite de réception 1^{er} mai 2019

Le colloque de Cerisy *Mandiargues 2020 – Écrire entre les arts* étudiera l'œuvre littéraire (romans et nouvelles, poésie, théâtre), mais aussi esthétique (écrits sur l'art) d'André Pieyre de Mandiargues (1909-1991), dans sa relation à la modernité, aux avant-gardes historiques puis à l'époque contemporaine et actuelle. Dès lors, ce colloque souhaite proposer une approche transversale des études mandiarguennes, évidemment liées à la littérature mais aussi aux autres arts (peinture, photographie, cinéma, théâtre, musique, radiophonie...), en développant, pour cela, des perspectives et des points de vue originaux et novateurs. Ainsi la semaine d'étude *Mandiargues 2020 – Écrire entre les arts* sera d'abord consacrée à l'œuvre d'André Pieyre de Mandiargues en liaison avec les avant-gardes ou les mouvements littéraires qu'elle revisite, traverse ou annonce (baroque, fantastique, surréalisme, nouveau roman...) en véhiculant pour cela des notions qui restent d'une particulière acuité moderne et contemporaine dans le récit, la poétique, le langage (intertextualité, visualité, images mentales, spécularité...), et, en analysant, également, les rencontres avec de nombreux écrivains et poètes dont cette œuvre est contemporaine. Toutefois, le projet du colloque est aussi de dépasser les « fondations » surréalistes de Mandiargues pour étudier, aussi bien ses références classiques, par exemple élisabéthaines, romantiques ou impressionnistes, que, symétriquement, se projeter dans le futur pour penser son actualité poétique et fictionnelle. Dès lors, toute étude de l'œuvre, poétique et esthétique, de Mandiargues, qui fut également critique d'art, en liaison avec la peinture (de l'École métaphysique italienne au surréalisme, de l'art brut au matérialisme) mais aussi avec la photographie, le cinéma ou le théâtre (à travers les adaptations cinématographiques de ses récits ou les mises en scène de ses pièces) est encouragée. Enfin, un soin pourra être apporté à l'étude de son cosmopolitisme (l'Italie, le Mexique, Barcelone, le Japon...) et à la traduction qu'il a pratiquée à de nombreuses reprises (Octavio Paz, W.B. Yeats, Filippo De Pisis, Yukio Mishima...).

Ce colloque est réalisé avec le soutien de l'École nationale supérieure d'art de Bourges.

Appel à communications : Les propositions de communication sont à adresser, simultanément et par mail, aux trois responsables du colloque Alexandre Castant, Pierre Taminiap, Iwona Tokarska-Castant. Merci de développer ces propositions en une quinzaine de lignes et de les accompagner d'un CV, bref, également centré sur l'une des thématiques du colloque. La date limite de réception de ces propositions est fixée au 1^{er} mai 2019.

<alexandre.castant@orange.fr>

<taminiap@georgetown.edu>

<iwona.castant@gmail.com>

Super-Commissaires

Roman de la Rentrée gon-court-circuité

3° épisode

Un roman à couper le souffle d'Andrea Lyonnois, *Cadavre Exquis éditeur*

Après les déboires dialyseptiques qui l'avaient opposé à la Sous-secrétaire d'Etat aux Menstruation et Prurits Vaginaux dans les locaux du Quai d'Ourson, le commissaire Roman de la Rentrée avait été courgetté par le parquet pour enquêter sur les graves perturbations de l'ordre public pendant l'attribution du Prix Tout-Court. Un trio de Femens s'était introduit cul nu dans le sancta sanctorum de la table ronde arthurienne où siégeaient les conjurés. Le président ad intérim, remplaçant le président tout court momentanément aux toilettes, avait attrapé par le *fundamentum texti* (expression latine de Saint Thomas d'Aquin qui dans sa *Summa Turistica*, citant Allah, appelle ainsi la partie anatomique où, à son époque, on plaçait l'âme des femelles femmes et des femelles hommes) une des femenselles pour la faire descendre de la table des délibérations, car l'excisée avait débuté une free dance journalistique et salomesque dans l'intention d'obtenir par ce moyen biblique la tête du candidat numéro 1 en train d'être déclaré lauréat. Les insultes et les coups de pied avaient commencé à pleuvoir sur la tête du malheureux intérim, accompagnés de menaces ouvertes de schiapparisation immédiate pour outrage sexuel. Ne pouvant résister à la honte d'une telle accusation, l'intérim s'était tiré un coup de chef-d'œuvre dans la tête, mourant sur le champ d'honneur que le président Super-Micron était en train de visiter en ces jours de mémorialisation des déserteurs et des morts sous feu ami, les héros de la première guerre mondiale. Il s'en était suivi sur le champ un cafouillage des plus belles lettres entre les Femens et les Homens. Un deuxième coup de chef-d'œuvre publié par sa maison d'édition avait été tiré par l'un des membres (bandant, à cause de la performance live en lieu) contre un autre membre (non bandant à cause d'une grave forme de prostatation littéraire), ce qui avait provoqué la mort de ce dernier et sa crémation immédiate par les coconjurés, soucieux d'effacer toute trace des fâcheux événements. Mais la disparition brutale du conjuré non bandant avait affolé sa maîtresse, une jeune romancière dont il avait fait publier un roman proustiforme d'une certaine en-verge-ure, *Sous la verge de ma quête*, dont *Le Monde des Chibres*, *Le Coiffeur Littéraire* et *La Grande Triperie* télévisuelle avaient dit un grand bien. A ce stade le parquet ne pouvait plus se dédouaner, la disparition du conjuré prostatué étant devenue de domaine public, et l'enquête avait été confiée au commissaire Roman de la Rentrée, qui dans ses années de lycée avait lu *Madame Bovary* et pouvait donc se débrouiller en connaissance de cause dans le milieu littéraire. Le

Commissaire ipso facto avait convoqué le conclave qui avait proclamé le jour précédent le nouveau tout-court, en demandant aux conjurés de s'asseoir à la place exacte qu'ils occupaient au moment de l'irruption de la délégation des Culs Nus, dont il voulait remastériser l'irruption. En vérité, les Culs Nus du jour d'avent avaient pris la poudre d'escampette et en tout cas elles portaient par pudibonderie un loup sur les yeux, ce qui avait empêché les camarades cachés dans la salle de les identifier. Cela avait obligé le commissaire à embaucher trois jeunes intermittentes du spectacle du théâtre du Rond Point-Folio pour les remplacer. Mais il était écrit dans les astres (*per aspera ad astra*, disaient nos ancêtres sarrasins) qu'encore une fois la sous-secrétaire aux Menstruation et Prurits Vaginaux vienne s'emmêler : elle était entrée abrupto et reprochait à Roman de la Rentrée le débauchement des intermittentes sans un contrat préfacé ou mieux postfacé vu la circonstance, paraphé et scellé par elle et le sous-secrétaire à la Théorie du Gendre. La contestation était de poids, car les conjurés présents la veille, ébahis par les culs, n'avaient pas fait attention aux attributs du haut du corps du trio, et le doute s'imposait qu'il pût s'agir d'Homens et pas de Femens, qui d'ailleurs n'avaient pas revendiqué l'attentat. Il paraissait évident que s'il s'agissait d'Homens toute la construction intellectuelle du commissaire, basée sur des spéculations (b)ovariennes, devait être revue à la baisse, tout comme le cours du pétrole et du CAC 40 d'hier d'ui. Cette damnée Catwoman de sous-secrétaire, encore une fois, l'empêchait de tourner en rond. Et il voyait que déjà les conjurés du prix Tout-Court ricanent tout court, désormais assurés que l'affaire serait classée sans suite et Roman de la Rentrée dessaisi. D'autre part le Prix avait été désormais attribué, le nom du lauréat publié en grosses lettres par toute la presse nationaliste poujadiste et antipopuliste du pays, la télévision l'avait interviewé et encensé ses vertus culinaires, le président SuperMicron l'avait appelé au téléphone pour le féliciter, en soulignant qu'il était l'exemple vivant d'un pays gagnant, d'un pays projeté vers l'Absolu sans souci de pognon, le prix en question n'assurant que la vente aux supermarchés, ce qui jouait en faveur de l'acculturation des masses qui, d'illettrées qu'elles étaient il y a un million d'années, devenaient de plus en plus Littré. Et l'etceteribus ne s'arrêtait pas là. Roman de la Rentrée comprit qu'il lui convenait pour le moment de baisser pavillon et reporter à une autre occasion son conflit déontologique avec les coriaces services des Prurits Vaginaux.

Roman de la Rentrée noctambule

4^o épisode

En tombant du rez-de-chaussée de l'immeuble, la nuit n'avait pas fait de blessés. Le plus grave était un colonel de l'Armée du Salut qui attendait un sans homicide fixe qui lui avait promis de passer le voir. Heureusement, en était sorti indemne aussi un chaton laveur qui avait pignon sur rue à côté. Mais les sapeurs en grande pompe intervenus d'urgence n'étaient pas restés là à regarder les gravats et ils avaient forcé la porte de l'aparté d'où vraisemblablement la nuit était tombée. Et une fois à l'intérieur, patatras, ils avaient découvert le pot aux roses : un carnage sans précédent dans les annales criminelles de tous les rez-de-chaussée de la région. Comme ça, juste quand il avait déjà téléphoné à sa femme pour qu'elle mette les pâtes au feu, aucun de ses collègues ne s'étant attardé au commissariat après la libération des malfrats arrêtés en fragrant délit de cambriolages dans une parfumerie du quartier et de suite relâchés puisque très dangereux pour la sécurité des gardiens de la paix, Roman de la Rentrée se vit obligé d'accourir personnellement sur les lieux en toute hâte car la nuit était déjà tombée depuis belle lurette. Parmi les cent-cinquante-sept cadavres empilés dans la pièce, il avait immédiatement reconnu la belle Laurette de Châteauroux, le plus pimpant talon-aiguilles des journaux télévisés nationaux. Elle respirait encore et accorda un entretien à Roman de la Rentrée, après que le commissaire lui eut montré sa carte de réduction pour la cantine du Secours Populaire. Laurette n'était pas méchante fille. Si on devait raconter son histoire, cela nous prendrait trop du temps précieux pour l'enquête. Il suffit de rappeler que son père avait été baptisé dans l'œcuménisme, que sa mère souffrait d'insolitude aiguë depuis l'enfance et que son oncle paternel, un poète très performé, avait été décoré de la prison d'honneur. Laurette avait grandi dans la haute société parisienne, mais elle n'était pas gaspilleuse et ne dépensait jamais plus de cinquante mille euros par jour. Mère exemplaire (elle avait accouché et allaité elle-même vingt-trois enfants et demi en cinq années), elle avait divorcé quatorze fois et à la fin s'était remariée avec un curé défroqué qui assurait l'information pédophilique sur une chaîne nationale concurrente de la sienne. Son tour de poitrine était inconnu, on était plus au courant de son faible pour les tapas espagnoles. Elle aimait la tauromachie, les culottes romantiques et militait pour l'instauration de l'heure solaire sur la banquise polaire. Son signe zodiacal était sur toutes les lèvres, donc inutile d'en parler ici. D'ailleurs, elle était en train de le révéler à Roman de la Rentrée, qui l'ignorait. Ces informations étaient précieuses, le commissaire les avait notées sur

son calepin et après avoir prié les pompiers de prendre soin des cadavres en attendant l'arrivée du procureur de la rhétorique, il sortit dans la cour de l'immeuble pour une rapide inspection des lieux, car son flair lui disait que la nuit avait fini de tomber et que déjà le jour tapassait à la porte. Le pluricide avait les heures comptées cependant. Roman de la Rentrée appela une équipe mobile qui stationnait tout près du Père Lachaise et leur donna les instructions pour aller arrêter le coupable qui s'était réfugié au Panthéon dans un raptus de grandeur républicaine. L'affaire prenait des dimensions politiques inattendues. Le président lui-même avait été réveillé et mis au courant de la situation par le Garde des Sots. Déployer les forces de sécurité au Panthéon pour déloger un multiplicateur de cadavres c'était délicat, d'autant plus que son identité était désormais connue, et les journalistes étaient impatients d'en avoir confirmation. Cherchez la femme, donc. Mais était-il sage, se demandait-on dans le ballon ovale de la salle des décisions suprêmes de l'Etat, de déloger une femme du Panthéon, car d'une femme il s'agissait, une physicienne astromantique de renommée internationale ? Les féministes étaient sur le pied de guerre, la disparité au Panthéon entre hommes et femmes, cela tout le monde le sait, ne tenait pas la route. Encore endormi (il en voulait au Garde des Sots de l'avoir réveillé juste au moment où il était en train de rêver à une taxe écho-compatible pour les industries du textile qui fabriquaient des gilets jaunes), le président ordonna à son garde du corps le plus benalassé d'aller prélever ce commissaire inconscient qui avait gonflé l'affaire et qui, d'ailleurs, à ce qu'on venait de lui rapporter, ne savait même pas compter, car après vérification du Ministre du Budget, les cadavres recensés dans la pièce d'où la nuit s'était suicidée étaient cent cinquante-six et pas cent cinquante-sept, ce qui changeait beaucoup à l'interprétation que pouvait en donner la Commission Européenne, qui avait déjà ses chattes à poêler avec Ritalie. Mais Roman de la Rentrée, qui était finalement rentré chez lui et ronflait de plus belle, avait détaché le cordon ombilical par crainte d'être appelé par sa sœur enceinte qui était bavarde comme un manchot de l'Atlantide. Le Ministre de l'Intérieur hasarda l'hypothèse qu'il avait pu être victime d'un attentat terroriste. On en était là quand la pluie commença à tomber. En quelques heures, elle causa 367001 morts et 13 millions rond de blessés. Le président entre-temps s'était endormi et personne n'osait plus le réveiller pour si peu.